

# Courir pour vivre plus loin

**Portrait.** Le Fabrèguois Jacques Ales sera au départ du marathon de Montréal demain, après cinq cancers.

**J'**ai eu tout de compliqué dans ma vie. » Les mots sont comme une fatalité mais le ton est à l'ironie, doux. À peine une ombre de tristesse a voilé le regard de Jacques Ales. Balayée par la gaieté de cet homme que les crabes ont voulu croquer et qu'à la course, il ne cesse de vaincre, de semer, d'égarer. Affaibli mais tenace.

Jacques n'a plus de rein, plus de vessie. Victime de cancers successifs, qui l'ont privé de l'une, puis en quelques mois de chacun des autres, en 2009. Entre un carcinome malin au visage et ses deux récurrences, la dernière en janvier. Il a été opéré si souvent qu'il en a presque perdu le compte, impossible à greffer, sujet trop sensible, compliqué, dialysé toutes les deux nuits, relié à une machine du centre gabellois Aider.

**« On l'avait condamné »**  
Mais ce gaillard imputrescible, que porte une force mentale sans doute hors du commun, sera ce dimanche sur la ligne de départ du marathon de Montréal, parce qu'il n'y a pas d'autre solution. « Parce qu'il ne sait pas s'arrêter », souffle Yolande, son épouse, parce que le sport a été son « refuge », parce que « s'il n'avait pas couru, il serait mort. Il n'avait plus envie de vivre. »  
Ce matin de septembre, Jac-



■ **Même s'il ne courait pas, Jacques Ales a toujours pris sa licence quelle que soit sa santé...**O.L.N.

ques Ales est allé courir, en rentrant de sa dialyse. Pas de préparation particulière, tout à l'instinct, dans le creux des chemins de la Gardiole qu'il a sillonnée en tous sens au fil des années de course à pied. L'enfant était « dyslexique », l'adulte hyperactif, qui ajoutait à ses huit heures devant les torréfacteurs de Jacques-Vabre, à Lavérune, les 10 ha de vigne hérités de son père. Le coureur, lui, est boulimique. « Je m'y suis mis après le football et je me suis décou-

vert là-dedans, raconte le sexagénaire, produit du terroir, ainsi qu'il se voit. Je faisais trois à quatre marathons par an et un semi tous les week-ends », avec les copains de Courir à Fabrègues. « Je courais tous les jours. Je crois qu'à un moment donné, j'avais plus de kilomètres que la voiture ! Et puis tout est parti de travers. »

La vessie, c'est une chose, un rein puis deux, des obstacles presque insurmontables, qui « vous privent de vos forces,

décrit Yolande Ales, interdissent tout ce dont un sportif a besoin dans l'effort. »

**Tenace, têtue, « fou »**

Peu d'eau, pas de phosphore ni de potassium, régime sans sel et margarine. « Je n'imaginai pas vivre ainsi, ne me supportais pas » vissé sur un lit durant des heures avant que le centre de dialyse n'ouvre une dialyse de nuit et que lui, « petit à petit, trouve un équilibre. Il n'y avait pas de repère, diététique notamment, personne

ne courait. J'avais les tendons d'Achille qui souffraient. » Le bonhomme a le tempérament d'un « marche ou crève ». Huit ans après l'ablation de ses reins, il boit et mange « presque normalement », ne prend quasiment plus de médicament. Il n'a pas de diabète, son corps qui court produit de la dopamine « bonne pour son moral ».

**« Sans courir, il serait mort. Il n'avait plus envie de vivre »**

En 2014, Jacques Ales s'est aligné au marathon de Montpellier, couru en 3 h 45, incognito : « Mon premier grand succès de malade. » Montréal, c'est autre chose : un message qui dit « c'est possible », qu'Aider lui permet de porter en assumant le coût du voyage ; et encore l'inconnu. « Avion, décalage, il y a plein de choses que je ne maîtrise pas. » À 65 ans, il sait qu'il ne pourra pas courir éternellement. « Si je me mets au vélo, c'est la Tour de France qu'on va s'empêquer ! » Mais en attendant, dans le jardin, son auto est dressée sur des chandelles, turbo cassé la veille, et lui avale les kilomètres. Fuite éperdue vers la vie.